

PAUL VERCHÈRES

# Le « dandy » de l'Ouest



BeQ

**Paul Verchères**

Aventures de cow-boys # 009

**Le « dandy » de l'Ouest**

roman

**La Bibliothèque électronique du Québec**

Collection *Littérature québécoise*

Volume 771 : version 1.0

# **Le « dandy » de l'Ouest**

Numérisateur : Jean Layette.

Éditions Police Journal

Relecture : Jean-Yves Dupuis.

# I

Le lecteur se souvient que dans nos précédentes aventures de cow-boys, nous avons expliqué la venue de notre héros, Jean-Baptiste Verchères, dans l'Ouest canadien, comme capitaine dans l'armée du général Cleghorn, qui mata une révolte sanglante des indiens pieds-noirs.

Quelque temps après la victoire, Cleghorn dépêcha J. B. sous les ordres du colonel Boisseau au fameux fort Lacombe dernier avant-poste de la civilisation dans les territoires.

Là Verchères accomplit deux exploits :

Un fait d'armes militaire en abattant le chef sioux le plus redoutable de la région, Serpent rouge.

Et un exploit amoureux en mariant la jeune et jolie Augusta, fille du colonel Boisseau.

J. B. obtint alors du gouvernement un ranch.

Le ranch était situé à l'endroit où devait s'élever plus tard Squeletteville.

Mais comme l'ex-capitaine n'avait pas assez d'argent pour opérer tout de suite son ranch fructueusement, il s'engagea comme contremaître de cow-boys, ici et là, dans les alentours.

C'était dans le temps où la politique de sir Louis-Hippolyte Lafontaine était en faveur de l'établissement de milliers des nôtres dans l'Ouest.

Un jour donc 22 familles canadiennes-françaises arrivèrent dans l'arrondissement et s'établirent autour du ranch de J. B.

Ces gens de chez nous, habitués à la paix et aux mœurs civilisés, ne prisèrent ni les vols ni les rapines des ranchers blêmes et cockneys qui, à la fois par lucre et haine de race, semaient l'effroi et la mort chez les nouveaux venus.

Verchères convoqua une réunion des éléments sains de la population et on décida de jeter les bases d'une bourgade.

Celle de Squeletteville.

Signe des temps, la première habitation fut un poste de police et une prison que dirigea J. B. à titre de chef.

Dès le jour de sa nomination comme chef, Verchères écrivit la lettre suivantes :

« Au chef de la royale  
police montée des  
territoires du N. O. :

CHER AMI :

Il y a des outlaws et des renégats au nombre d'environ 200 par ici.

Ces outlaws, sous la direction de Skunk Schiller, et protégés par le rancheur George Cédric qui achètent les yeux bandés leurs bestiaux volés, sèment le carnage, la terreur et la mort.

Seul représentant du bon ordre, je suis totalement impuissant à endiguer cette débâcle d'iniquités et de crimes.

Par les présentes j'ai l'honneur de vous demander de m'envoyer, quelques membres de votre célèbre police montée.

Je suis sûr que leur précieux concours me permettra de liquider outlaws, renégats et rancheurs qui pensent que la loi d'autrefois, la loi-colt, doit s'éterniser dans l'ouest.

Bien à vous,

J. B. VERCHÈRES,  
chef de police de Squeletteville. »

## II

*Rémi Larin*

Le cavalier, soulevant la coutumière poussière derrière lui, s'en venait dans la plaine brûlée par le soleil de juillet.

Soudain la bête prit d'elle-même le galop.

Quitta le sentier poussiéreux.

L'homme laissa faire le cheval qui s'arrêta bientôt à un petit cric et se mit à boire...

– Mon beau gris avait soif ; son maître avait compris.

Le cavalier était un jeune homme de 25 ou 26 ans.

Blond.

Bien musclé.

À la physionomie franche et sympathique.



Son costume était celui des cow-boys ordinaires.

Il avait les yeux bleus et doux d'un petit enfant.

Mais soudain ces yeux devinrent froids comme de l'acier.

Quelqu'un s'était approché par en arrière et venait de lui poser une lourde main sur l'épaule.

Le jeune cow-boy savait quoi faire en l'occurrence.

Il recula un pied, se tourna, donnant ainsi une jambette à l'inconnu qui trébucha.

Déjà le cavalier avait ses 2 colts en mains et tenait son adversaire en joue.

– Laisse tomber ton arme ou je te tue comme un chien.

L'autre obéit.

– Qui es-tu ?

– Thomas Poyre.

– Eh bien, Poyre, ne fais plus ce que tu viens de faire, car cela t'expose grandement à aller

manger les pissenlits par la racine. Et maintenant, ouste, que je ne te revoie plus...

L'autre ne se fit pas prier pour détaier.

C'est alors que, levant la tête, le jeune cavalier vit à une vingtaine de pieds de lui, une jeune fille montée sur un superbe étalon.

Elle avait les cheveux noirs d'une Espagnole.

La bouche moqueuse d'une midinette.

– Rémi Larin, cow-boy, se présenta-t-il.

– Georgette Cédric...

– La fille du plus important rancheur de la région ?

– Oui, si vous voulez...

– Je suppose que je vous dois des remerciements pour avoir désarmé Poyre, dit-elle en souriant.

Rémi questionna :

– Savez-vous ce qu'il me voulait ce gas-là ?

– À vous rien, à votre bourse, tout !

Elle expliqua :

– Poyre travaillait comme cow-boy pour mon père ; il m’a manqué de respect, alors mon père l’a mis à la porte.

– Vous le suiviez ?

– Oui.

– Pourquoi ?

– Pour lui montrer que je n’ai pas peur d’un homme, moi !

Plongés dans leur conversation, ils n’avaient pas remarqué que le gris et l’étalon se regardaient de travers.

Soudain ce dernier prit une gueulée dans le flanc du gris qui riposta par une ruade.

Ruade effective.

En effet elle cassa une des pattes de l’étalon.

Larin dut abattre l’animal.

– Georgette dit :

– Je vais prendre votre cheval pour rentrer au ranch, monsieur Larin, et je vous le renverrai ici dans une couple d’heures par un de nos cow-boys-

– C'est ça qui est ça ?

– Oui.

– Eh bien, non.

– Non ? hein ? Attendez une minute, vous allez voir...

Elle sauta sur le gris.

L'éperonna.

Il partit au grand galop.

Lentement Larin mit deux doigts dans sa bouche.

Attendit deux secondes.

Et siffla stridemment.

Le gris stoppa.

Tourna.

Se leva sur ses pattes d'arrière, désarçonnant Georgette qui tomba ignominieusement dans la poussière.

– Et c'est ça qui est ça, railla-t-il. Maintenant la belle, vous allez monter en selle avec moi ; je vous laisserai chez le palefrenier de

Squeletteville ; il vous louera un cheval pour votre retour.

Les circonstances la forcèrent d'accepter l'offre impertinente du mystérieux Jean Larin.

Comme le cheval partait lentement sous ce double poids, Georgette ragea :

– Je vous hais, je vous déteste !

– Et moi, je vous aime, dit Rémi qui prouva immédiatement la vérité de son assertion par un bec retentissant sur la bouche de la midinette.

– Oh !

– Je NOUS prédis un mariage prochain, ma chérie...

– OH ! OH ! OH !

### III

#### *Larin et Verchères*

Quand J. B. avait écrit au chef de la royale montée, demandant des renforts, le seul édifice de Squeletteville était le poste de police en même temps prison commune.

À l'arrivée de Georgette et de Rémi, il y en avait 2 autres qui venaient d'être terminés :

Le magasin général, et...

La saloune idéale.

Ainsi qu'une grande écurie.

La cow-girl dit à Rémi :

– C'est ici que je vous laisse, mon galant ami.

– Oui, mais pas avant de...

Georgette n'eut pas le temps de se mettre sur la défensive.

Déjà il lui avait cueilli sur les lèvres un autre baiser.

– Ah, vous, vous, vous !

Elle leva sa cravache.

Mais de nouveau elle fut défaite.

Rémi la lui arracha de la main.

L'examina longuement.

Puis froidement il la cassa en deux, disant :

– Je vous en achèterai une plus belle... quand nous serons mariés.

– Oh, vous ne perdez rien pour attendre...

– Attendre ? Un coup de traître sans doute ; il paraît en effet que certains cow-boys de votre région sont spécialistes des balles dans le dos.

Il dit à son gris :

– Gueddop.

Sans ajouter un seul mot, il s'éloigna au trot de sa monture, stoppant au poteau du poste de police auquel il attacha son cheval.

Au moment de son entrée, Baptiste Verchères,

chef de police de Squeletteville, porta instinctivement les mains aux deux colts emprisonnés à sa ceinture.

Larin sourit :

– Est-ce que j’ai l’air d’un renégat ? demanda-t-il.

– On ne sait jamais dans l’Ouest...

Rémi fouilla dans sa poche.

J. B. se raidit et exhiba un de ses deux colts.

Puis Larin montra sa badge de royale police montée.

La tension disparut et, d’un commun accord, les 2 policiers éclatèrent de rire.

Verchères dit :

– Vous arrivez à temps.

– Ça va mal dans la cabane ?

– Oui, en torboyau !

– Voulez-vous me mettre au courant, chef ?

– Certainement.

Il lui expliqua alors la situation :



George Cédric, un bon diable dans le fond, était le pionnier des rancheurs de la région et incontestablement le roi de la plaine.

C'était un cow-boy de la vieille école, alors que la loi représentée par la police montée, brillait par son absence.

Un brave homme tuait quand sa conscience lui disait oui.

Et ça finissait là.

Un jour Skunk Schiller arriva ici avec une bande d'environ 200 outlaws.

Non protégé par la police, les circonstances obligèrent Cédric à faire un compromis avec Schiller.

– Comme c'est l'habitude en pareil cas, il lui acheta ses bestiaux volés, je suppose ?

– Oui, afin de ne pas se faire voler les siens propres.

Larin dit :

– La police montée tolère cette coutume protectrice nécessaire jusqu'au moment où la

force constabulaire puisse contrôler la région et procéder systématiquement à la pendaison des outlaws...

« Est-ce tout ? »

Verchères répondit :

– Malheureusement non.

– Quoi encore ?

– Les haines de races viennent compliquer la situation.

– Comment ça ?

– Un fort groupe de canadiens-français sont venus s'établir ici dernièrement et la bande à Schiller ne cesse de les harceler de ses rapines...

– J'aimerais bien connaître ce Schiller.

– C'est facile.

– Il est ici ?...

– Oui.

– Et vous ne l'arrêtez pas, Verchères ?

J. B. répliqua :

– Autant vaudrait me suicider. Un contre deux,

contre 3, contre 4 même, c'est un beau risque, mais un contre 200, ce serait archifou.

– Je comprends... Mais où est-il exactement, ce Schiller ?

– À la saloune idéale.

– Nous y allons ?

J. B. se leva :

– De ce pas.

## IV

### *La saloune idéale*

La saloune était remplie à craquer.

Ça riait.

Ça chantait.

Ça criait.

Au milieu de ce capharnaüm de bruit, l'entrée du chef de police et de Larin passa inaperçue.

Ils s'assirent à une table dans un coin discret.

Rémi demanda :

– Où est Schiller ?

– Assis à la première table, à gauche, près du bar.

Le bandit était vêtu avec un grand soin, chemise de soie et le reste à l'avenant.

Larin s'écria :

– Un dandy ! Mais quel est l'espèce de djoe montferrand assis avec lui ?

– Ça, c'est Colossus Warner, un des membres de la bande.

À ce moment ils virent un petit vieux qui cherchait à fendre la foule sans être vu, zigzaguant entre les tables.

Rémi demanda :

– Qui est ce vieillard ?

– Esdras Jodoin, un rancheur que Schiller a tellement volé qu'il en est maintenant presque dans la misère.

Comme Jodoin passait près de la table de Schiller, celui l'arrêta.

Réclama le silence.

Et dit :

– Je n'aime pas les stool-pigeon. Tu as écrit au juge en chef Sibélius, de Winnipeg, réclamant mon arrestation. Dégaine, tire le premier, que je t'abatte...

– J'en ai assez, dit Larin ; j'entre dans la gamique.

Personne autre que J. B. ne le vit sortir son colt.

Rémi tira.

L'arme de Schiller tomba de la main de celui-ci.

Pendant ce temps, Esdras Jodoin sortit de la saloune, suivit de collossus Warner.

Très pâle, Schiller demanda :

– Qui a tiré ?

Pour toute réponse il y eut un silence général que déchira le bruit sec d'une détonation au dehors.

Baptiste et Larin sortirent.

Georgette accourut à eux :

– Colossus, s'écria-t-elle, vient de tuer, d'assassiner délibérément le bon père Esdras Jodoin...

Alors J. B. vit Warner en train de diriger son arme sur lui.

Verchères tira pour tuer.

La balle traversa l'œil droit du bandit géant.

Comme bien d'autres il venait d'apprendre que les balles de Baptiste étaient toujours mortelles...

Quand il tirait pour tuer !

## V

### *Arrestations en masse*

Après avoir envoyé Georgette chez elle sous la protection de deux braves cow-boys canadiens, Larin alla rencontrer JB. au poste :

– Chef ?

– Oui, Larin...

– J’ai décidé de ne plus jouer à la cachette.

– Quoi ?

– Il est temps que tout le monde sache que je suis une police montée. Je procède à des arrestations en masse...

Rémi demanda :

– Au fait qui est juge de paix ici ?

– Charlie Mathis.



- Un bon homme ?...
- Au contraire, un pourri, un vendu à Schiller.
- Ce Mathis est-il brave, courageux ?
- Non, c'est un lâche, un sauve-ses-fesses.
- Alors tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes.

\*

Ses colts à sa ceinture et un fusil .10 au double canon scié chargé de plombs à outardes au poignet, Rémi Larin se donnait en spectacle dans l'unique rue de la bourgade, en poussant de son arme dans le dos, Charlie Mathis, vers la saloune, cependant que le chef Verchères protégeait l'arrière.

Ils entrèrent ainsi dans la boîte à beuverie.

La surprise fut générale.

Menacés par les 2 canons courts du terrible .10, les outlaws se figèrent, écarquillèrent les yeux devant autant d'audace.

Autant de témérité.

D'une voix glaciale Larin dit :

– Vous avez, messieurs, devant vous un membre de la célèbre police montée du Nord-Ouest. Vous savez que nous ne manquons jamais notre homme. Attention, au moindre mouvement louche de votre part je tire, je tire dans un organe vital ; et je vous envoie manger les pissenlits par la racine.

Silence...

Rémi reprit :

– Mathis, mettez une chaise sur cette table et asseyez-vous.

Le juge de paix obéit en tremblant.

Larin accusa :

– Monsieur le président du tribunal, dit-il, il y a une loi de l'Ouest qui défend à tout homme de demeurer plus de 10 minutes armé dans les bourgades.

« Il doit dans les limites de ce laps de temps déposer ses armes au poste de police local... »

Schiller s'écria :

– C'est une loi inopérante...

– Elle est valide, mon vieux...

– Non.

– On va bien voir. Schiller, laisse tomber toutes tes armes au plancher.

Le chef des renégats ne broncha point.

Verchères prit la parole :

– Rémi, dit-il, ne gaspille pas tes plombs pour cette canaille ; Schiller, tu as exactement 30 secondes pour obéir, sinon je te drille un troisième œil, un œil de cyclope dans le centre du front.

Skunk laissa tomber ses 2 pistolets en maugréant :

– Rira bien qui rira le dernier...

3 ou 4 minutes plus tard, toute la bande était désarmée. Sous la menace de Larin, deux cow-boys mirent les armes dans une poche.

Puis Rémi dit au juge de paix :

– J'exige du tribunal une amende de \$200 contre chacun des coupables, la confiscation des armes, et un emprisonnement de 3 jours ; et à défaut de paiement de l'amende, d'une incarcération d'un mois. Est-ce là votre jugement, Mathis ?

Pris entre le diable d'un côté et l'enfer de l'autre, le juge de paix finit par dire :

– C'est là mon jugement.

La chiourme paya l'amende en rugissant, et en rugissant de même ils se laissèrent conduire à la prison.

Ce fut Larin qui enferma personnellement Schiller dans sa cellule.

Le bandit lui dit :

– J'ai cru remarquer, police montée maudite, que tu faisais de l'œil à ma blonde, à ma fiancée...

– Hein... ?

– Oui, Georgette Cédric est ma future femme. Je t'avertis bien charitablement que c'est mieux pour ta santé de ne pas me faire manger

d'avoine... À bon entendeur, salut !

Larin ricana :

– Penses-tu que je te crois, canaille ? ? ?

Ce soir-là, Verchères emprunta l'enclume et la massue du forgeron et réduisit en vieille ferraille les colts et autres armes confisqués.

## VI

### *Rencontre dans la plaine*

Rémi Larin galopait dans la plaine quand soudain une balle siffla à ses oreilles.

Il tressaillit.

Regarda.

Et vit Georgette qui s'en venait au trot :

– Savez-vous où vous êtes ? demanda-t-elle agressive.

– Je suis au Manitoba.

Il ajouta, railleur :

– Ou du moins je le suppose.

– Le temps des farces est passé. Vous êtes un trespasseur...

– Qu'est-ce que ça mange en hiver, un

trespasseur ?

Du tac au tac elle répondit :

– En été comme en hiver, ça mange du chiard de prison... Je vous ordonne donc de vous éloigner d'ici.

– Pourquoi ?

– Parce que vous êtes sur le ranch Cédric.

– Comment le saurais-je puisqu'il n'y a point de clôtures.

Il reprit :

– Changement de propos, je viens d'apprendre que vous êtes en amour avec Schiller.

– QUOI ?

Le visage de Georgette décéla de l'étonnement.

Puis de l'indignation.

Puis de la fureur.

– Qui vous a dit ça ?

– Mais Schiller naturellement ! C'est vrai ?

– Non.

Larin regarda au-delà de la jeune fille.

Ce qu'il vit lui fit dire :

– Tiens, tiens, un évadé.

Il sortit ses deux colts et attendit le bandit Skunk qui venait de paraître au sommet d'une ondulation de la plaine.

Georgette lui dit d'une voix dure :

– Ainsi nous sortons ensemble ?

Schiller ricana :

– Que tu le veuilles ou non, je finirai bien par t'avoir...



## VII

### *Winnipeg !*

Quand il arriva à Winnipeg, Larin était fatigué de sa longue randonnée.

Il s'inscrivit au cow-boy-hotel et se coucha tout habillé dans la chambre qu'on venait de lui attribuer.

Tout de suite il dormit...

Il se réveilla 18 heures plus tard, et se rendit d'abord au poste de la royale police montée.

Il réclama deux hommes de son chef, expliquant :

– Je ne peux toujours point nettoyer Squeletteville à moi tout seul.

Il obtint donc les 2 policemen demandés : Baloune Lebeau et Gildor Falardeau.

– Tenez-vous toujours au poste ici même à ma disposition, dit Rémi.

Alors il se rendit à une cabane de planches non peinte pompeusement appelée palais de justice.

Le juge en chef Sibélius était à son bureau.

Son greffier lui introduisit le magistrat.

Larin dit :

– La situation est grave. J’ai arrêté et coffré le bandit Schiller : il s’est évadé ; alors je me suis dit : « À quoi bon l’arrêter de nouveau si je ne puis le garder en prison. »

Le juge fit :

– Ouais, que faire ?

Longuement il réfléchit...

Enfin il dit :

– Avez-vous des causes de prêtes contre quelques-uns des 200 bandits ?

– Oui, contre une vingtaine.

– Quelle est l’accusation ?

– Port d’armes illégal.

– Cette accusation, dit le magistrat comporte une peine maxima de 20 ans de pénitencier.

Sibélius sourit :

– Avec moi comme juge les forbans peuvent s’attendre au maximum.

Il donna ses instructions à Larin...

Il était évidemment dangereux de tenir les 20 procès à Squeletteville où les bandits par promesses et menaces, pouvaient fort bien pacter le jury et faire acquitter les sacripants.

Alors on allait juger les renégats ici à Winnipeg.

Mais...

Car il y avait un mais...

Mais il fallait d’abord amener les accusés à Winnipeg.

Le juge donna 20 mandats d’arrestation à Larin qui les remit à ses deux nouveaux acolytes Gildor Falardeau et Baloune Lebeau.

5 jours plus tard, avec leurs prisonniers, et en compagnie de Baptiste Verchères, Baloune et Gildor entrèrent triomphalement dans Winnipeg.

## VIII

### *Chez l'armurier*

Sibélius demanda :

– Schiller est-il parmi les prisonniers ?

– Hélas non ; on le croit ici à Winnipeg.

– Et Thomas Poyre ?

– Celui qui m'a attaqué lors de ma première  
visite à Squeletteville ?

– Justement.

– Eh bien, il est encore au large, lui aussi.

Le juge consulta son chronomètre :

– Larin, il est temps que je commence  
l'enquête de tes accusés de port d'armes illégal.

– Minute, minute...

– Quoi ?

– Je n’ai pas confiance en votre procureur de la couronne...

– Comment ?

Il paraît qu’il est favorable à Cédric.

Sibélius dit :

– Je suis autorisé par le vice-roi des territoires à nommer quand cela me semble nécessaire, un procureur spécial. Eh bien, je vais en nommer un sur l’heure ; un incorruptible.

Quelques minutes plus tard, l’enquête préliminaire commençait.

Le premier avocat à se lever fut celui de la défense. Il objecta :

– Qu’il plaise à la cour, votre seigneurie, mes clients ont déjà été jugés et condamnés à l’amende et à la prison par le juge de paix Mathis, de Squeletteville ; or d’après le droit criminel britannique un homme ne peut pas subir 2 procès pour la même offense.

L’avocat spécial de la couronne rétorqua :

– La commission de juge de paix de Mathis a

été annulé il y a plus de trois mois par le vice-roi pour inconduite et malversation ; alors le procès des accusés devant lui est nul et de nul effet.

Sibélius statua :

– Objection renvoyée.

Baptiste Verchères entra dans la boîte aux témoins.

Par l’avocat spécial :

– Vous êtes chef de police de Squeletteville ?

– Oui.

– Vous connaissez la loi qui force tout cowboy, dans les 10 premières minutes d’arrivée dans une bourgade, de déposer ses armes au poste de police local ?

– Oui.

– Regardez les accusés.

J. B. obéit.

Par l’avocat spécial :

– Étaient-ils armés lors du raid que vous fîtes avec Rémi Larin dans la saloune idéale ?

– Oui.

– Y avait-il plus de 10 minutes qu'ils étaient dans la bourgade ?

– Oui, certes, il y avait des heures !

Rémi corrobora dans toute son intégrité le témoignage de son compagnon et ami, J. B V.

Le juge ordonna l'examen volontaire et condamna toute la chiourme à subir le lendemain, devant lui un procès par jury.

Le procureur de la défense bondit :

– Je demande un changement de venue, votre seigneurie. L'avocat spécial se leva à son tour :

– Je m'objecte carrément à tout changement en ce sens.

Si le procès avait lieu à Squeletteville, les forbans terroriseraient les jurés qui, pour sauver leur peau acquitteraient les accusés.

Sibélius décida :

– Le meilleur endroit pour avoir un procès impartial est ici ; il sera donc instruit ici à Winnipeg demain matin.



Comme Larin allait quitter la cour, Nicot, le premier palefrenier de la ville, s'approcha de lui et murmura :

– Poyre vous attend à la porte, la main sur son colt. On me dit qu'il a reçu l'ordre de vous envoyer au paradis...

– Merci, mon ami.

Il sortit.

Le policier et le bandit se virent tous deux en même temps.

Ils dégainèrent.

Un coup de feu retentit.

La balle frappa le colt de Poyre qui s'échappa de sa main.

Rémi ne put tirer un second coup, une foule de curieux s'interposant entre lui et l'outlaw.

Poyre ne se fit pas prier pour déguerpir.

Quelque instants plus tard, comme il se promenait dans la rue principale de la ville, il vit à l'intérieur de la boutique d'un armurier, Skunk Schiller en train d'acheter un colt.

Il entra silencieusement dans le magasin.

Et se cacha dans un coin.

Schiller demanda au vieil homme de métier :

– Combien pour ce pistolet ?

– \$90.

– Vendu. Ajoutez ce \$90 à mon compte...

Le vieux objecta faiblement :

– C'est que j'ai tellement besoin d'argent de ce temps-ci...

Skunk ne répondit pas.

Il s'empara du colt.

Le mit dans sa ceinture.

Et il allait sortir quand soudain il se trouva face à face avec Larin.

Celui-ci ordonna :

– Crache \$90 à cet armurier. Et tout de suite ou je tire.

De mauvaise grâce si l'on veut, mais toujours est-il que Schiller s'exécuta.

Il fit plus.

Profitant d'un moment d'inattention de Rémi, il s'esquiva au dehors et se mêla aux passants.

– Sacré dandy maudit ! s'écria le policier, je finirai bien par te voir danser la danse macabre au bout d'un lasso de cow-boy...

## IX

### *Évasion en masse*

Les accusés avaient été incarcérés pour la nuit à la prison locale, sous la garde de deux geôliers.

On retrouva les cadavres des deux fidèles serviteurs qui avaient été poignardés dans le dos.

Il ne restait pas un seul prisonnier en cellules.

Ils avaient tous pris la poudre d'escampette.

On sut plus tard que c'était la bande de Skunk qui était venue les délivrer.

Les 4 policiers se consultèrent.

Verchères.

Baloune Lebeau.

Gildor Falardeau.

Et Rémi Larin.

Celui-ci ordonna à J. B. :

– Vous serait-il possible d’organiser un possé d’une centaine de rancheurs et de cow-boys honnêtes, bien armés et sachant tirer juste ?

Baptiste répondit :

– Je vais faire mieux que ça ; je vais former un possé de 200 hommes vaillants, solides, qui en ont assez de ce règne de terreur.

Larin dit alors :

– Alors partez tout de suite, J. B. Quand votre possé sera prêt, attendez un messenger de moi avant de vous ébranler. Entendu ?

– Correct !

Baloune demanda :

– Et moi ?

– Et moi ? répéta Gildor.

Rémi sourit :

– Venez avec moi.

– Où ça ?

– Nous allons tenter de convertir un homme.

– Qui ?

– Georges Cédric.

## X

### *Prisonnier !*

Pendant que Verchères se rendait à Squeletteville organiser son possé, Larin, Lebeau et Falardeau se dirigeaient vers l'habitation principale du ranch de Georges Cédric.

Il faisait noir quand ils y arrivèrent.

Rémi fit tapir ses deux lieutenants dans une rigole asséchée.

– Attendez-moi ici, dit-il, je vais faire une tournée de reconnaissance. Je reviendrai, ça ne prendra pas goût de tinette.

Prudemment, sans faire le moindre bruit, il se dirigea vers l'habitation où quelques lumières venaient de s'allumer.

Comme il allait bifurquer, il reçut soudain d'un assaillant inconnu un formidable coup sur la

tête.

Son ciel cérébral s'illumina de milliers d'étoiles.

Puis ce fut le vide...

Quand il s'éveilla, il était bâillonné, ligoté, couché sur la terre humide, dans ce qui devait être une des caves de Cédric...

Il ne pouvait cependant jurer de rien, car l'obscurité l'entourait.

Obscurité opaque.

Soudain il entendit un léger bruit, ressemblant à celui d'une semelle de chaussure glissant sur un petit caillou.

Puis il sentit une présence près...

...Tout près de lui.

Une voix lui sussura tout bas :

– Chut, pas un mot.

Deux mains cherchèrent ses liens.

Les trouvèrent.

Les coupèrent.



La voix murmura :

– Allez, sauvez-vous vite.

Il ne se le fit pas dire deux fois.

Falardeau et Lebeau l'attendaient dans la rigole desséchée.

Il leur demanda :

– Vous n'avez pas bougé d'ici depuis mon départ ?

– Non.

Il pensa...

Mais qui donc alors l'avait délivré ?

À ce moment les 3 hommes entendirent le bruit des 4 sabots d'un cheval qui s'en venait au galop en direction de l'habitation.

Rémi dit :

– Attendez-moi encore une fois.

Il rampa et s'installa près d'une fenêtre illuminée.

Heureusement il frappa chanceux.

Tout de suite il reconnut les 2 voix qui

parlaient à l'intérieur.

Cédric.

Et Schiller.

Ce dernier dit :

– Notre chien est mort ici ; il va nous falloir détalier, déguerpir plus à l'Ouest, plus loin de la civilisation.

– Alors que veux-tu, Skunk ?

– 2 choses.

– Quoi ?

– D'abord, de l'argent, beaucoup d'argent.

– Et deuxièmement ?

– Ta fille...

– Georgette ?

– Oui, je l'ai dans la peau, je la marie...

Cédric devint blanc comme un drap :

– Insolent, s'écria-t-il, moi le plus important des rancheurs de la région, laisser marier ma fille à une canaille, à une ratatouille de ton acabit, jamais, non certes, jamais !

Il reprit :

– J’ai fait un compromis avec toi pour avoir la paix ; mais la trêve se termine à la minute même. Tu n’auras ni ma fille ni un traître sou de moi.

– On verra bien. Tu peux m’attendre de pied ferme ; j’ai un dernier vol de bétail à opérer, et je reviens, mais cette fois en force.

Il sortit.

Bientôt Thomas Poyre le rejoignit...

Tous deux ils montèrent à cheval.

Et s’éloignèrent.

Larin courut à ses camarades :

– Gildor... ?

– Oui, boss ?

– Va dire à Verchères qu’il vienne ici au plus tôt avec son possé. S’il arrive avant moi qu’il se cache et qu’il m’attende.

– Correct, boss.

Baloune demanda :

– Et moi ?

- Toi, tu m'accompagnes...
- Où allons-nous ?
- Nous allons d'abord suivre Skunk et Poyre...
- Et après... ?
- Après, nous assisterons à une...

## XI

*...Stampede !*

« La stampede, mot à peu près intraduisible, est une sorte d'affolement collectif d'un troupeau de bêtes à cornes qui déferlent insensément, broyant tout sur leur passage. »

L'AUTEUR.

Skunk et Poyre chevauchaient au petit trot.

Comme ils allaient vent devant, la brise apportait claire et nette la conversation des deux bandits à Rémi et Baloune.

Schiller expliquait :

– J'ai divisé ma bande de renégats en 5 pelotons. Je commande le dernier. Les autres sont

chargés de voler les bestiaux des 4 principaux  
rancheurs du district...

– Où ira tout ce bétail ?

– La partie est perdue ici ; ce bétail nous  
accompagne plus à l'Ouest...

– Tiens, tiens, bonne idée.

Bientôt ils virent 4 colonnes de bestiaux volés  
harcelés par les cow-boys outlaws, qui  
convergeaient les unes vers les autres pour finir  
par se fondre en un seul et unique troupeau.

Schiller galopa vers un de ses bandits :

– Tu as une boussole ?

– Oui.

– Voici mes instructions...

« Vous allez vous diriger vers le franc ouest, à  
la plus vive allure possible. Ne vous occupez pas  
de moi, je vous rejoindrai bien. »

S'adressant à Poyre il dit :

– Maintenant nous allons rejoindre mon  
peloton et ce sera...

– ...sus à Cédric et à Georgette...

Enragé du manque total de respect que les bandits exprimaient à l'égard de celle qu'il aimait, Larin poussa quelques jurons qui apaisèrent partiellement sa colère...

– Ne parle donc pas si fort, vieux, on va nous entendre...

Lebeau questionna :

– Que faisons-nous maintenant ?

– Nous désorganisons le troupeau volé.

– Une stampede ?

– Oui.

– Je prends le devant ?

– C'est ça.

– Et toi, l'arrière ?

– Correct.

– Allons ?

– C'est ça. Hue donc...

– Gueddap, gueddap !

Ce ne fut pas long.

Baloune déchargea ses deux colts au dessus des bêtes affolées, qui rebroussèrent chemin vers l'arrière, où Rémi, utilisant les mêmes moyens, poussait les animaux vers l'avant.

Ce fut un affreux pandémonium.

Comme si on eut assisté à mille combats de taureaux simultanés.

Satisfaits de leur travail, les 2 policiers s'éloignèrent au trot.

Larin remarqua :

– Ils en ont au moins pour 7 ou 8 heures de travail à faire pour rétablir l'ordre parmi les animaux.

– O God, protect me against the muleness of mules...

Les 2 policiers se regardèrent.

– O mye, oh, mye, what can I do alone, here, with that hot-headed animal... ?

Larin et Lebeau éclatèrent de rire.

Ils venaient de voir un gros et bedonnant inconnu que son col romain et ses vêtements



noirs faisaient pasteur protestant.

Juché comiquement sur une pauvre petite mule qui n'en pouvait plus, il essayait vainement de la faire avancer.

Il demanda :

– Mes bien chers frères, me diriez-vous si je suis encore loin de la demeure de M. Georges Cédric ?

## XII

### *Le révérend Spalding*

Dans la clarté lunaire, Rémi regarda le révérend des pieds mignons au ventre incroyable pour un homme.

Puis du ventre à la tête à la forme d'un minuscule melon...

– Comment vous appelez-vous ?

– Révérend Spalding, révérend Narcissus Spalding.

– Mais parlez donc français...

Le comique pasteur prit un air outré :

– Me speak the papists' language, oh no, a thousand times no. I suppose you are papists yourselves...

– Oui, nous sommes papistes ; nous sommes

catholiques.

Larin exhiba un canif et dit :

– Tu vas parler français, mon révérend, ou bien je te coupe la langue.

Baloune railla :

– Garde-moi les oreilles ; tu sais que j’adore les oreilles de crisses.

Rémi interrogea :

– Que vas-tu faire chez Cédric ? Et réponds en français, mon bien cher frère, ou gare à mon couteau...

– Je vais, conformément à mon devoir de pasteur, présider à l’union sacrée de deux êtres.

– Qui a requis tes services... ?

– Skunk, excusez-moi, je ne connais point l’appellation française de ce petit animal, animal... imprévisible...

– Bête puante Schiller... ?

– Schiller est bien le nom du gentleman,

– Du gentleman ! « Some » gentilhomme !

Lebeau demanda :

– À qui se marie-t-il ?

– À la fille du maître de céans.

– Du rancheur ?

– Oui, de monsieur Cédric écuyer.

À ce moment, ils entendirent un cheval qui s'en venait au galop.

Ventre à terre.

Sur la monture était Georgette...

– Oh, monsieur Larin, monsieur Larin, s'écria-t-elle, venez à notre secours ; Skunk est au ranch ; mon père est virtuellement son prisonnier...

« Schiller a une trentaine de bandits avec lui ; ils sont à fouiller la maison de fond en comble... »

– Que cherchent-ils ?

– L'argent de papa. S'il ne finit pas par leur indiquer sa cachette, ils menacent de lui couper les doigts et les orteils un à un...

– Oh ! c'est terrible.

« Épouvantable ! »

– Courage, Georgette, mon adorée !

Rémi expliqua :

– Nous approchons de la grande finale. Verchères s'en vient avec un possé de 200 rancheurs et cow-boys...

– S'ils peuvent arriver à temps...

– Ils arriveront à temps. Mais en attendant nous allons tenir le coup.

– Gueddap...

Georgette questionna :

– Où allons-nous ?

– Chez votre père...

– Mais vous ne serez que 3 contre 30, c'est insensé...

Rémi dit :

– La police montée à des tours dans son sac, ma petite. Nous savons en maintes occasions remplacer le nombre par la ruse, la psychologie

napoléonienne, l'embuscade classique du héros de la Grèce antique, Léonidas, qui a rendu célèbre les monts Thermopyles...

Baloune dit :

– Alors on va chez Cédric ?

– Oui.

Rémi, sans avis préalable, entoura la taille de Georgette et lui donna un gros bec...

– Oh, vous, vous ! s'écria-t-elle presque fâchée...

Vite cependant sa colère s'éteignit.

Et elle sourit...

## XIII

### *Un mariage manqué ! ! !*

Sans la moindre dissimulation, sans la plus maigre prudence, le pasteur Spalding et Georgette entrèrent dans l'habitation principale du ranch, suivis de Larin et de Baloune.

Ces deux derniers se rangèrent précipitamment dans un coin d'où ils pouvaient observer sans être vus.

La pièce immense où ils se trouvaient était remplie des renégats de Schiller et de Schiller lui-même.

George Cédric était assis, ligoté à une chaise.

On venait de découvrir la cache où se trouvait l'argent du riche rancheur.

Et on jubilait.

En voyant le pasteur et la jeune fille, Skunk s'écria moqueusement :

– Mon amour, la prunelle de mes yeux, mon adorable moitié, la future mère de mes enfants, Georgette, ma chérie, te revoici enfin avec le révérend manufacturier de mariages et autres oraisons... Pasteur ?

– Oui, monsieur Skunk ?

– Faites vos patenôtres.

Le chef des outlaws prit Georgette par le bras et se plaça au centre de la pièce avec elle près de lui.

Et le révérend leur faisant face.

Schiller ordonna :

– Procède, oremus Spalding.

– Skunk Schiller, prenez-vous pour épouse jusqu'à ce que mort s'ensuive, Georgette Cédric ?

Le chenapan répondit :

– OUI !

– Georgette Cédric, prenez-vous Skunk Schiller pour époux ?



Les yeux de la jeune cow-girl rencontrèrent ceux de Larin qui hocha négativement la tête. Il y eut un silence. Un long silence. Puis le pasteur, éberlué, répéta :

– Prenez-vous Schiller comme mari ?

– Non, non.

Tout de suite, Rémi prit la situation en mains.

Menaçant tout le monde de ses deux colts, il ordonna :

– Bas les armes !

Comme les bandits hésitaient, il mentit effrontément :

– Si vous ne laissez pas tomber vos pistolets au plancher, Verchères et le possé de 200 hommes n'attendent que l'instant propice pour vous tailler en pièces, au dehors où ils vous guettent.

Alors ils obéirent.

Une pyramide de colts gisaient par terre.

Sur l'ordre de Rémi, Georgette venait de couper les liens de son père.

Larin dit :

– Maintenant, Schiller, remets à César ce qui appartient à Cédric.

Quand l'argent eut été remis à son propriétaire, l'amoureux de Georgette cria :

– Je réclame le droit de donner une vraie fessée à Skunk devant vous tous, et si vous avez quelque tentation d'intervenir, rappelez-vous que mon compagnon Lebeau est ici et que les 200 hommes de J. B. vous épient du dehors... Allons, Schiller, la bête puante, en garde !

## XIV

### *La bataille*

Le combat dura une dizaine de minutes.

Les prises étaient pour la plupart illégales.

Salopes.

Défendues.

Opposées aux règles du marquis de  
Queensbury.

Skunk avait l'avantage de la force brutale.

Mais de son côté, Rémi connaissait tous les  
trucs scientifiques de la boxe, de la lutte gréco-  
romaine, de la lutte libre...

Du jiu-jitsu...

Et de la savate.

Au début, Skunk eut le dessus.

Il tenta de rompre la colonne vertébrale de son adversaire au moyen d'un tourniquet prohibé.

Larin lui répondit du tac au tac par une prise bas-abdominale effroyablement souffrante.

Puis abandonnant subitement sa prise, le gendarme pivota, vif comme l'éclair, et donna à Schiller un solide coup de pied en pleine figure.

Le sang jaillit du nez du brigand.

De ses yeux.

Et de sa bouche.

Il cracha même deux dents.

Rémi le harcela de sarcasmes :

– Tu n'auras plus de chances de faire ton dandy. Il lui déchira sa précieuse chemise de soie et la lui réduisit en lambeaux.

– Adieu la dernière ronde.

Larin s'acharna alors aux culottes de son adversaire.

Il en arracha les bretelles et la ceinture.

Comme Skunk allait les perdre, Rémi

l'immobilisa dans une double clef de bras, sortit de sa poche une épingle à couches et attacha les culottes aux caleçons de son antagoniste.

Cédric et Georgette ne purent s'empêcher d'éclater de rire.

La lutte reprit...

Cette fois prudente.

Serrée.

Sans chances prises.

Ni d'un côté.

Ni de l'autre.

Puis tout à coup, Larin murmura :

– Je suis tanné. J'en ai assez, finissons-en.

En même temps, il sauta de quelques pieds en l'air.

Catapulta.

Sa dure botte droite frappa le bandit en plein cœur, tandis que sa gauche s'enfonçait dans le bas du ventre adverse.

Skunk croula lourdement.

À ce moment, le pasteur se dirigea vers la porte et appela :

– Chef Verchères, c’est le révérend Spalding qui vous parle ; autorisez-moi afin que je sois sûr que vous ne tirerez pas...

Le silence ne fut pas rompu par J. B. pour la bonne raison qu’il n’était pas encore arrivé.

– Chef Verchères...

Silence encore.

– Chef Verchères !

Silence toujours.

Les outlaws commençaient à comprendre le bluff du gendarme de la royale police à cheval...

Larin prit le taureau par les cornes.

– Eh oui, avoua-t-il, je vous ai menti, mes braves. Ni Verchères ni son possé de 200 hommes ne sont ici.

« Cependant nous sommes deux policiers bien armés. Nos 4 colts peuvent expédier *ad patres* une ou 2 douzaines de vos carcasses carnassières avant que vous atteigniez votre pyramide d’armes

à feu.

« D'un autre côté, nous finirions, Lebeau et moi, par succomber sous le poids du nombre.

« Alors si vous voulez sortir et vider les lieux paisiblement, sans toucher aux armes confisquées, vous aurez la vie sauve.

« Choisissez. »

Un des outlaws dit :

– Nous acceptons, mais à une condition.

– Laquelle ?

– Celle d'emmener Skunk avec nous.

– Correct, vous pouvez apporter votre charogne qui n'en mène d'ailleurs pas large dans le moment.

À peine quelques instants plus tard, les outlaws avaient pris avec une apparente satisfaction la poudre d'escampette.

## XV

### *La lutte continue !*

Seuls tous deux avec Cédric et sa fille, les deux gendarmes se regardèrent.

Qu'allaient-ils faire ?

Courir sus aux fuyards ?

Non.

Ou du moins pas tout de suite.

Il valait mieux qu'ils attendent ici Verchères et son possé.

Autrement il pourrait y avoir du mélange fatal à la cause.

George Cédric s'approcha de Larin.

Et toussota.

– Qu'y a-t-il ?



– Il y a, avoua le rancheur, que je reconnais mes torts. Dans cette immensité de la plaine, je me suis cru roi.

« Mais l’homme est bien petit... »

Rémi sourit :

– Bien que policeman, moi aussi j’ai des lettres. N’est-ce pas Pascal qui écrivait : « L’homme est infiniment petit, mais il est infiniment grand parce qu’il SAIT qu’il est infiniment petit. »

Cédric dit alors :

– Merci d’avoir sauvé mon enfant de l’ignominie dont Skunk la menaçait.

– Oh, ça, eh bien, je dois vous avouer que ce n’est pas avec désintéressement que j’ai agi en l’occurrence.

George ne sembla pas comprendre le sens caché de ces paroles de Larin.

Misérablement le rancheur déclara :

– Je me livre à vous ; vous pouvez m’arrêter,

– Vous arrêter ? Mais pourquoi ?

– Pour complicité avec Skunk et ses outlaws.

Rémi dit :

– Non.

Et puis il reprit :

– Il y a des compromissions nécessaires dans la lutte de la civilisation dans l'Ouest. Ce que vous avez fait jusqu'à date vous semblait juste. Je ne vous accuserai pas de péchés qu'en votre âme et conscience vous êtes sûr de n'avoir point commis. Vos actes antérieurs à la minute actuelle ne m'intéressent nullement. Je vous jugerai d'après ceux que vous poserez à l'avenir.

– Alors je suis libre ?

– Comme l'oiseau.

Georgette s'écria :

– Oh, que je suis contente !

Elle se jeta dans les bras de son père et l'embrassa.

Puis se dégageant, elle regarda Rémi avec des yeux câlins :

– Venez, dit-elle, prendre mon baiser...

Il ne se fit pas prier.

– C'est le premier que vous ne m'avez pas volé, mon grand ami.

Cédric remarqua avec une moquerie anodine :

– Je crois que je commence à comprendre.

Baloune observa :

– Le temps n'est pas encore aux expansions sentimentales. N'oublions point que Skunk, Poyre et leurs outlaws sont encore au large...

– Oui, oui, business before pleasure...

– HOLA, LES AMIS, COMMENT QU'ÇA VA ?

Le possé s'était approché si silencieusement que personne n'avait remarqué leur arrivée.

Debout dans le cadre de la porte, c'était le chef de police Verchères, de Squeletteville, qui venait de parler.

Il éclata de rire en constatant l'ahurissement général.

– Et maintenant, Rémi, que faisons-nous ?

– Les outlaws s'enfuient actuellement avec un

important troupeau de bestiaux volés. La première chose à faire, c'est de les intercepter.

– En effet.

– Tu as raison, Larin.

Quelques instants plus tard, comme le possédé allait s'ébranler, Georgette demanda à Rémi :

– Je vous accompagne ?

– Oui, car vous ne seriez pas en sécurité seule ici.

Le petit jour pointait, rendant l'horizon moins sombre.

La troupe s'ébranla, augmentée des deux policiers à cheval, du rancher Cédric et de la jeune fille...

## XVI

### *L'enlèvement...*

Ce fut J. B. qui vit le premier le troupeau.

Larin dit :

– Baptiste, tu en sais plus long que moi dans ce genre de combats. Je te nomme notre général...

Baloune ajouta :

– Commandez, Verchères, et nous obéirons.

Baptiste expliqua :

– Nous allons suivre la tactique ordinaire ; nous nous divisons en deux colonnes ; la première attaquera en avant ; la 2<sup>e</sup> en arrière.

« Je commande l'arrière ; Larin, commande l'avant. »

Pris par surprise, les bandits avaient plusieurs morts dans leurs rangs quand ils revinrent à eux.

Les bestiaux étaient en pleine stampede.

Affolées, les bêtes se dirigèrent vers l'arrière en se bousculant et en beuglant à qui mieux mieux.

Selon les ordres donnés, la troupe de Verchères s'écarta pour laisser passer les animaux.

Quand le dernier eut disparu, J. B. commanda :

— EN AVANT !

Poussés vers Baptiste par le détachement de Rémi, les outlaws se virent soudain barrer la route...

Alors ils perdirent la tête.

Implorèrent grâce.

Laissant tomber leurs carabines winchester .  
44.

Et levant les bras en l'air.

Plus de cent furent faits prisonniers.

Et solidement ligotés.

Cependant les deux gros poissons avaient réussi à s'enfuir.

Schiller.

Et Thomas Poyre.

Le rancheur Labadie, le chef du possé, dit :

– Chef Verchères ?

– Oui, Lab ?

– Mes cowboys et moi avons décidé d'appliquer la loi de l'Ouest dans toute sa sévérité.

– Vous avez ce droit immémorial...

Larin voulut s'objecter.

Mais J. B. lui murmura à l'oreille :

– Inutile, vieux, tes protestations seraient vaines.

Labadie reprit :

– Nous nous constituons en tribunal du peuple. Ça va à tout le monde ?

– Oui.

Labadie interrogea :

– Les accusés devant nous se sauvaient-ils avec des bestiaux volés ?

La foule du possé répondit par une bruyante affirmation.

– Bien. Le vol de bêtes à cornes est un crime punissable de la peine de mort dans l’Ouest. Allons-nous pendre ces outlaws ?

– OUI !

Environ une heure plus tard, toute la crapule avait quitté la plaine pour la géhenne infernale...

Soudain Cédric regarda autour de lui.

Partout.

Puis il s’écria, soudain inquiet :

– Mais où est ma fille ?

Le cœur de Rémi faillit lui manquer.

On appela.

On cria.

En vain.

Georgette était disparue...

Larin rugit :



– Je suis sûr que c'est Skunk qui l'a enlevée.  
Ah, le goujat, je jure que je lui tordrai le cou.

## XVII

### *Georgette !*

Excusez-moi, amis lecteurs, je vous transporte maintenant en mauvaise compagnie.

Pour la clarté du récit, accompagnons pendant quelques temps Skunk et Poyre dans leur fuite.

Rémi avait raison.

Ils ont avec eux Georgette.

Elle est ligotée à la selle de son cheval.

Les deux bandits conversent.

Organisent.

Schiller dit :

– Nous sommes joliment mal pris.

Poyre amplifie :

– Tu as raison ; notre bande est désorganisée,

nous n'avons pas une tête de bétail, ni un traître sou. Qu'allons-nous faire, Skunk ?

– Tu oublies, mon Tom, qu'il nous reste un précieux atout...

– Quoi ?

– Elle !

D'un coup de tête, il désigna leur prisonnière.

– Que veux-tu dire ?

– Laisse faire, je me comprends.

– Mais où allons-nous ?

– À Squeletteville.

– HEIN ?

– Oui, à la saloune idéale.

Une vingtaine de minutes plus tard, ils entraient dans la bourgade déserte, abandonnée.

En effet, les habitants de Squeletteville faisaient presque tous partie du possé de Verchères.

Pendant le propriétaire de la saloune était là. C'était un de ces êtres mous...

Indécis...

Toujours prêts à se ranger du côté du plus fort.

Schiller lui commanda :

– Baisse tous les stores.

Quand il eut fini, Skunk lui ordonna :

– Va chercher le gérant de banque local.

– Impossible.

– Pourquoi ?

– Parce qu'il est parti avec le possé.

– Bien, alors nous allons attendre...

Tom demanda :

– Attendre ? Attendre quoi ?

– Le retour du possé.

## XVIII

### *Le combat suprême*

Le possé entra silencieusement dans Squeletteville.

Quand Larin vit trois chevaux attachés au poteau à la porte de la saloune, il reconnut la monture de Georgette.

Serra les dents.

Et ordonna à voix basse :

– Faites un cordon autour de l'établissement.

Quand ce fut fait, il entra dans la saloune.

Et vit Skunk et Poyre qui se dissimulaient derrière Georgette ligotée.

Il hurla :

– Lâches !

D'une voix suave, Schiller dit :

– Ça ne sert à rien de gueuler, j'ai l'avantage sur toi, je le conserve. Georgette, ta blonde, va mourir à moins...

– À moins... ?

– À moins que tu ne m'amènes ici le gérant de banque avec tout l'argent de sa voûte.

– C'est tout ?

– Non.

– Quoi ?

– Il faudra que tu me laisses quitter la bourgade avec Georgette et Tom. À quelques milles d'ici, je redonnerai sa liberté à ta blonde.

Larin fit mine d'accepter...

– Bien, dit-il, je reviens avec le gérant...

– Et l'argent ?

– Et l'argent.

Mais telle n'était pas son intention.

Il sortit.

Referma sur lui la porte de la saloune.

Contourna silencieusement la maison.

Sans faire le moindre bruit entra par la porte de la cuisine.

Longea à pas feutrés un long corridor.

Et enfin aperçut Poyre, Schiller et Georgette qui lui tournaient le dos.

Il se plaça à un angle tel que la jeune fille était hors du champ d'action de sa mire.

Puis il tira deux fois.

Bang !

Bang !

Poyre tomba.

Frappé en plein cœur.

La 2<sup>e</sup> balle avait fracassé le colt de Skunk.

Rémi se jeta alors sur lui.

Prit Schiller à la gorge.

L'étouffa.

Puis, comme il verdissait, il lâcha prise.

S'empara de la tête du salaud.

La tordit...

La tordit...

Crac...

L'os qui retenait la tête du bandit au tronc venait de se casser sèchement.

\*

Rémi eut tout juste le temps de prendre Georgette dans ses bras ; elle était en train de perdre connaissance...

– Tu m'aimes, ma chérie... ?

– Oh, oui, mon Rémi...

– Alors tu vas t'acheter ton trousseau, et moi... j'achèterai le ber où dormiront comme des anges nos cow-boys de demain !





Cet ouvrage est le 771<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Littérature québécoise*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.